

Pour autant, par son détour aux théories économiques de la dépendance, l'analyse laisse entrevoir la Chine comme un pays dépendant, lui aussi sur différents plans.

Concernant plus spécifiquement la Côte d'Ivoire, A. Yapi-Diahou signale que 1983, année de l'établissement des relations diplomatiques entre la Côte d'Ivoire et la Chine correspond au lancement des plans d'ajustement structurel. Il invite X. Aurégan à situer l'ouverture des dirigeants ivoiriens dans un contexte international marqué par l'attraction chinoise et les débuts des délocalisations en Europe et en Amérique, etc., et donc la réorientation des flux d'IDE vers la Chine, au détriment des pays africains entre autres... Il reste entendu que la Côte d'Ivoire en crise, a relativement moins intéressé ses partenaires occidentaux classiques, plus exigeants que ne l'est la Chine. Sans doute la Chine a-t-elle pris des positions délaissées, comme le firent les Libanais tout au long des années 1980, rachetant, avant les grandes privatisations des années 1990, leurs entreprises à de petits entrepreneurs français. L'essor de la Chine-Côte d'Ivoire sous les gouvernements de Bédié puis Gbagbo ne peut trouver d'autres explication que dans les restrictions qui, une vingtaine d'années durant, ont émaillé les rapports de la Côte d'Ivoire avec les bailleurs de fonds traditionnels. La continuité de la politique chinoise en RCI est assez frappante. D'un pouvoir à l'autre les ressorts de la politique demeurent invariables comme le montre la structure des échanges, en volume, ou par composition des produits échangés, etc. Sur les échanges, mais surtout sur les investissements la places remarquée de ces pays comme le Burkina Faso, le Togo ou encore le Nigéria aurait mérité quelques explications.

Dans l'ensemble, conclut A. Yapi-Diahou, X. Aurégan nous livre une bonne thèse, abondamment illustrée, bien rédigée, menée avec rigueur et surtout une grande autonomie. Évidemment ce travail pourrait faire l'objet de publication, à condition de X. Aurégan s'en donne le temps.

Jean-Jacques Gabas (rapporteur) estime que ce travail est imposant, sérieux et très personnel. Il y a une collecte de données très difficile qui contribue parfaitement à la structuration du raisonnement et au souci de construire une analyse géopolitique complexe. Concernant la méthode, ce travail est imposant dans la mobilisation des faits et observations. De multiples entretiens ont été menés à Abidjan auprès des différents acteurs, à l'exception notable de représentants de l'ambassade de Chine en Côte d'Ivoire. On note une bonne déconstruction du terme « chinois » par l'analyse des jeux d'acteurs publics, privés et leurs relations qu'ils entretiennent. C'est un réel travail d'observation, souvent à caractère ethnographique. La discussion sur les chiffres et la comparaison des sources de données est tout à fait pertinente ; par cet effort d'économie politique du chiffre, X. Aurégan va au-delà des idées reçues, des stéréotypes qui marquent encore les réflexions sur les relations entre la Chine et l'Afrique. C'est donc sur une base analytique et scientifique que son raisonnement est fondé. Son approche géopolitique nécessite effectivement de comprendre les différents pans de la construction de son pouvoir sur la scène internationale et de celui que la Chine affirme en Afrique : *soft* et *hard power*. Mélange de diplomatie économique mais aussi de concurrence forte avec le Japon et les États-Unis sur le terrain. Il y a une volonté affirmée de bloquer le Japon dans l'obtention d'un siège au Conseil permanent de sécurité de l'ONU, et de maintenir Taïwan dans sa marginalité. X. Aurégan analyse de façon fine les relations entre la Chine et la Côte d'Ivoire dans la quatrième partie à partir de 1983 (date de la reconnaissance de la Chine par la Côte d'Ivoire) en proposant une périodisation qui manque souvent de précisions mais surtout la position de la Chine depuis le début de la décennie 2000, confirmant son soutien à L. Gbagbo puis à A. Ouattarra ; non-ingérence étant le maître mot ?

Toutefois, il y a une contrepartie ou un revers à cette approche basée sur un nombre impressionnant d'observations : souvent des redites, on ne voit pas toujours au-delà de ces faits accumulés la thèse défendue ou une question davantage théorique. Dans l'introduction X. Aurégan n'emploie jamais le